

SPÉCIAL

37^e FORUM PHILO « LE MONDE » LE MANS

Espérer, malgré tout ?

La question sera débattue trois jours durant avec des intellectuels et des écrivains. Monique Atlan et Roger-Pol Droit prononceront la leçon inaugurale, dont voici un avant-goût



MONIQUE ATLAN
journaliste et essayiste
ROGER-POL DROIT
du « Monde des livres »,
philosophe

Un vain songe, l'espoir ? Une chimère naïve, trompeuse, nocive ? Une rêverie funeste à éliminer ? Quantité de discours l'ont répété – au nom de la raison, de la sagesse, du réalisme. Aujourd'hui, à cause de l'état de la planète, des violences qui montent, des impasses qui se multiplient, la fin de l'espoir serait affaire entendue. Il faudrait tourner la page, définitivement, remiser au placard, une fois pour toutes, le fantasme d'un monde meilleur. La partie

serait finie, les jeux faits. L'espoir appartiendrait au musée des erreurs.

Nous ne le pensons pas. Il y a dix ans déjà, dans notre livre *L'espoir a-t-il un avenir ?* (Flammarion, 2016), nous remarquions que plus l'inquiétude, le pessimisme et l'angoisse s'intensifient, plus le besoin d'espérer resurgit, résiste, s'aiguise, ose se reformuler. Indéracinable, têtu, l'espoir s'obstine. Ce n'est pas sa faiblesse, mais sa puissance. Le cours des choses le confirme, mais en nous incitant plus encore à redéfinir et à réévaluer la notion d'espoir, en rappelant son lien indéfectible à l'action, en insistant sur sa dimension collective, actuellement en calé sèche, faute d'imaginaire.

En effet, nos désirs intimes s'expriment, nos projets individuels s'activent, mais les horizons collectifs, eux, s'effacent, et les récits d'avenir partagé s'éclipsent. Les espoirs communs, qui sont en eux-mêmes plus que la simple somme de nos espoirs individuels cumulés, sont en berne. Chacun avance dans son

couloir, isolé dans sa monade, en vase clos. Oublieux que rien de grand, au cours de l'histoire, ne s'est fait sans combattants partis « à l'assaut du ciel » plutôt que d'écouter la chanson des réalistes.

Alors ? Ne pas se résigner. Se souvenir qu'on espère toujours « malgré ». Aujourd'hui, malgré la déprime ambiante. Malgré la tentation croissante de se dégager de toute responsabilité à l'égard du bien commun, de l'altérité solidaire et de la dignité des autres. Malgré la passivité entretenue par les réseaux sociaux ivres de nos paroles, qui ressassent nos « ressentis » dictatoriaux, oubliant que seule l'action est décisive.

Car l'espoir n'est pas une illusion lyrique. Il a été le ferment et le carburant de luttes collectives – politiques, économiques, sociales – qui ont façonné le monde moderne. Insensiblement, nous avons remplacé les lendemains qui chantent par des instants désabusés, vécus dans l'indifférence et le retrait frileux. Renoncement, désengagement, dépolitisation

et désespoir progressent de concert. Comme si tout était joué, comme si l'avenir était sans futur, comme si nous ne pouvions plus rien faire. C'est faux, tout simplement. Envers et contre les prophéties d'apocalypse, de fin de l'humanité, d'extinction du vivant, d'agonie de la planète dont nous sommes abreuves, nous nous devons de réinventer l'espoir comme un exercice de lucidité, pétri d'incertitudes, mais qui vaut le voyage.

Parce que l'espoir n'est pas uniquement un affect orienté vers l'avenir, le vœu pieux d'un futur meilleur. C'est aussi, inévitablement, une réflexion menée au présent sur les moyens pratiques de concrétiser l'objectif qu'on se donne. L'espoir a donc pour statut paradoxal d'être toujours une « émotion pensante ». C'est un mixte de désirs, de pulsions, d'attentes et d'émotions, de crainte d'échouer... mais aussi d'évaluation rationnelle des risques, de calcul

LIRE LA SUITE PAGE 2

Le Mans
du 30 janvier
au 1^{er} février

14

QUATRE PAGES

AUTOUR DU FORUM

ET DE SES INTERVENANTS

► Vincent Andreu-Boussut, Monique Atlan, Lila Azam Zanganeh, Isabelle Autissier, François-Xavier Bellamy, Rachid Benzine, Frédéric Boyer, Barbara Cassin, Antoine Compagnon, Philippe Corcuff, Georges Didi-Huberman, Roger-Pol Droit, Aurélie Filippetti, Antoine Lilti, Sophie Nordmann, Angelin Preljocaj, François Ruffin

ÉDITO

Maintenir l'avenir ouvert

NOUS NE POUVONS PAS NOUS EMPÊCHER D'ESPÉRER. Même au fond du fond de l'abîme, quand le futur semble barré et le pire inexorable, espérer est plus fort que nous. Ou plutôt espérer est au fondement de tout, à la racine non seulement de la religion mais aussi de la politique ou de l'amour, au cœur de notre raison surtout.

Que m'est-il permis d'espérer ? En tant que sujet raisonnable, disait Kant, je suis obligé d'affronter cette question. Je n'ai guère le choix, la quête d'autre chose, d'un autre monde plus moral, plus haut et plus humain, s'impose à moi. « Viser plus, demander plus. C'est cela l'espérance », résumait Paul Ricœur. En ce sens, l'espérance

politique comme l'espérance spirituelle engage d'abord notre rapport au monde qui vient, notre relation à une « fin », au sens où l'humanité se donne des buts, proches ou lointains, afin de maintenir l'avenir ouvert.

A l'heure où l'horizon paraît s'assombrir, alors que l'humanité se trouve menacée par la catastrophe climatique et par de nouvelles cruautés meurtrières, peut-on encore espérer, malgré tout ? Si, comme le disait l'écrivain catholique Georges Bernanos, une espérance digne de ce nom est toujours un « désespoir surmonté », c'est précisément le moment de se jeter en avant. Ou du moins, selon la lettre et l'esprit du Forum philo Le Monde Le Mans, de se poser la question. ■

JEAN BIRNBAUM

5|9

LITTÉRATURE
► Camille Soulène, Leonardo Padura...

6|7

ENTRETIEN
► avec Julian Barnes, qui publie « Départ(s) », son livre ultime

8

HISTOIRE
D'UN LIVRE
► « L'Extinction des vaches de mer », d'Adèle Rosenfeld

10

CHRONIQUES
► LE FEUILLETON
« Trois Mexique », de J. M. G. Le Clézio

11

ESSAIS
► « Sur les traces du temps », de Christophe Bouton

12

RENCONTRE
► Andrea Bajani : « Le roman, une école d'"in-quiétude" »

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

PROGRAMME

intelligent des stratégies et des tactiques, d'estimation des chances, de réévaluation des plans en fonction des situations traversées.

Sans doute est-ce cette nature hybride de l'espoir qui a conduit une large partie de la philosophie à le négliger, voire à le fustiger. Alors qu'il occupe une place considérable dans l'existence, relativement peu d'analyses philosophiques lui ont été consacrées. Et leur double versant est frappant. Depuis qu'Hésiode, chez les Grecs, a expliqué comment l'espoir, *elpis*, est de meuré au fond de la jarre ouverte par Pandore quand se sont échappés les maux qui accablent l'humanité, beaucoup se demandent s'il constitue un mal, ou s'il représente l'antidote, en réserve, aux malheurs humains.

Réhabiliter l'espoir

C'est pourquoi il s'agit de continuer à espérer malgré, et contre, une longue tradition philosophique hostile. D'Epicure à Comte-Sponville, en passant par les stoïciens, Montaigne, Pascal, Spinoza, Schopenhauer ou Camus, son but est simple : nous débarrasser de l'espoir. Principaux griefs avancés : en nous faisant sortir du présent, l'espoir nous ferait vivre dans un avenir imaginaire, nous détournant ainsi de la réalité. Nécessairement lié à la crainte d'un échec, il entraverait d'autre part notre sérénité, nous exposant à être sans cesse ballottés entre attente de réussite et crainte de déception.

Heureusement, quelques philosophes contemporains, et non des moindres – Bergson, Husserl, Sartre, Levinas, Hans Jonas... –, ont réhabilité l'espoir en insistant sur son lien profond à la responsabilité, à l'action et à l'invention du futur. Tenir à l'espoir, c'est d'abord signifier que l'avenir existe, ouvert, et demeure, imprévisible, entre nos mains. C'est la leçon principale d'Ernst Bloch qui ose publier en 1959 – après les millions de morts de deux guerres mondiales, après le goulag, la Shoah et Hiroshima – *Le Principe espérance* (Gallimard, 1976). Il y analyse le rôle crucial de l'inachevé, du « pas encore » (*Noch-Nicht*) qui habite la relation humaine à l'avvenir.

Il rappelle comment, dans *La Divine Comédie*, de Dante, le poète, parvenu à la porte de l'Enfer, voit inscrit : « *Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir.* » Etre damné, c'est croire que l'avenir ne réserve aucune surprise. Pas d'acte II, pas d'espoir possible. A l'inverse, si l'espoir perdure, c'est que ne peut disparaître cette conviction que tout n'est pas achevé, joué une fois pour toutes, que des possibles ne sont « pas encore » advenus, que des horizons attendent, que de l'inédit adviendra auquel nous pouvons participer, que nous pouvons construire.

Si nous préférons penser que rien ne peut changer, que nous sommes impuissants, radicalement, alors, oui, c'est déjà l'Enfer. C'est ce qu'organisent aujourd'hui tous les discours d'un déclin sans issue. D'où la nécessité vitale de retisser un récit révé, partagé, de le formuler ensemble et de le transmettre résolument aux générations à venir. C'est là la dimension politique décisive de l'espoir. Avec le concours de la classe politique, ou sans elle, quand elle regarde ailleurs.

Espérer, c'est agir et combattre, avec cette conviction que l'histoire jamais ne s'achève, que notre liberté et notre responsabilité peuvent en construire une version meilleure. Malgré tout. ■

MONIQUE ATLAN
ET ROGER-POL DROIT

En librairie le 29 janvier : « *La Grande Pagaille. Le vrai, le faux et notre indifférence* », *L'Observatoire*, 224 p., 22 €, numérique 15 €.

Monique Atlan et Roger-Pol Droit inaugurent le Forum philo vendredi 30 janvier à 10 heures

Vendredi 30 janvier

Le Mans Université,
amphithéâtre Robert-Garnier,
boulevard Pythagore

9 h 30 OUVERTURE DU 37^e FORUM PHILO



Monique Atlan et Roger-Pol Droit. BRUNO LÉVY

10 heures ► Leçon inaugurale

par Monique Atlan, journaliste et essayiste, et Roger-Pol Droit, du « Monde des livres », philosophe (*lire la une*)

10 h 45 Pause
11 heures-midi Débat

OUVRIR UNE BRÈCHE AU CŒUR DU PRÉSENT

15 heures Sophie Nordmann, philosophe
15 h 30 Antoine Lilti, historien
16 heures Vincent Andreu-Boussut, géographe
16 h 30 Pause
16 h 45-17 h 45 Débat

► Sophie Nordmann

« Peut-être », au mode mineur et au mode majeur

« Rêver-vers-l'avant » – c'est par cette formule que le philosophe Ernst Bloch saisit le « principe espérance », cette faculté de penser ce qui est à partir du manque, du pas-encore. Espérer, ce n'est pas prévoir : ce n'est pas égrenner la chaîne du temps linéaire et la succession des instants, mais se projeter dans un temps autre. C'est ouvrir, au cœur du présent, une brèche qui résiste à la fermeture du tout en une totalité close et achevée – en ce sens, c'est toujours espérer « malgré tout ». Ouvrir dans le royaume de l'être la brèche du « peut-être », telle est, suivant André Neher, la vocation prophétique de l'espérance, et peut-être aussi celle de la philosophie.

► Antoine Lilti

Ne pas désespérer des Lumières

Nous vivons dans les ruines du progrès. L'humanisme et le progressisme issus des Lumières se seraient-ils retournés contre l'humanité elle-même ? Aux Etats-Unis, les « Lumières sombres » sont en guerre contre la démocratie, au nom de la technologie et du posthumanisme. Pour ne pas désespérer des Lumières, il faut revenir aux sources. La pensée du XVIII^e siècle n'a jamais été cette foi naïve dans le progrès que l'on nous présente parfois. Elle proposait plutôt une réflexion inquiète sur les ambiguïtés de la modernité, sur les espoirs et les limites de l'émancipation par le savoir. Condorcet, Voltaire et Lessing nous serviront de guide pour envisager un progressisme critique, sans illusion, mais sans résignation.

► Vincent Andreu-Boussut

Rendre la terre à la mer : renoncer pour mieux espérer

Vivre sur le littoral à l'heure de la double crise du climat et de la biodiversité semble désormais suffisamment anxiogène pour justifier de se protéger derrière digues et enrochements, mais jusqu'à quand, à quel coût et avec quelle efficacité ? En Europe, des expériences alternatives montrent néanmoins que rendre la terre à la mer est possible et que laisser le trait de côte évoluer librement permet de restaurer des milieux naturels capables de mieux protéger les territoires des tempêtes et des submersions marines. Et si ces nouvelles manières d'habiter le littoral étaient source d'espoir ?

Forum Philo Le Monde – Le Mans 37^e édition

SUIVEZ L'INTÉGRALITÉ DES RENCONTRES ET DES DÉBATS EN DIRECT SUR LEMONDE.FR

Depuis la fondation de celui-ci, en 1989, le Forum philo *Le Monde* Le Mans demeure fidèle à une même vocation : conjuguer l'exigence de la réflexion et le débat citoyen pour penser une question de portée philosophique en résonance autant avec l'actualité qu'avec nos préoccupations quotidiennes. Trois jours durant, des intellectuels, des écrivains, des artistes... dialoguent dans un esprit de transmission et de pédagogie.

Entrée libre et gratuite.

Événement organisé par *Le Monde*, la ville du Mans, l'université du Maine et l'Association des amis du Forum philo *Le Monde* Le Mans, en partenariat avec France Bleu Maine.

Renseignements : Lemonde.fr/livres et 02-43-47-38-60.

Le Forum philo est animé par Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres ».

Samedi 31 janvier

Les Saulnières, maison des loisirs
et de la culture des Saulnières,
239, avenue Rhin-et-Danube

UNE URGENCE PRATIQUE

10 heures Georges Didi-Huberman, philosophe
10 h 30 Barbara Cassin, philosophe
11 heures Frédéric Boyer, écrivain
11 h 30 Pause
11 h 45-12 h 45 Débat

DÉSIRER MAINTENANT

15 heures Lila Azam Zanganeh, écrivaine
15 h 30 Antoine Compagnon, écrivain
16 heures Rachid Benzine, écrivain
16 h 30 Pause
16 h 45-17 h 45 Débat

► Georges Didi-Huberman

Porter espoir

Ce sont souvent les êtres arrivés au bord du désespoir qui en appellent au sursaut d'un « malgré tout ! », comme le fit à Berlin le spartakiste Karl Liebknecht peu avant d'être assassiné, en 1919. « Espérer, malgré tout ? » exige un geste. C'est comme un point d'exclamation – et non plus d'interrogation – au milieu des constats de faillite ou des interrogations angoissées sur le temps qui vient. Voilà qui exige aussi, en amont de ce geste, une imagination critique par laquelle notre désir de réinventer la politique pourrait trouver sa forme.

► Barbara Cassin

Riens, rien

A l'heure où Lénine publiait *Que faire ?* (1902), le protagoniste de Kafka répondait : « *Rien.* » J'ai attrapé au vol la phrase d'un de mes fils, ingénieur agronome : « *Cultivons de l'eau propre.* » C'est l'évidence même : autour du bassin de captation qui alimente Paris, interdisons les pesticides. Le dieu des petits riens est peut-être le mieux à même de nous faire espérer « malgré tout », malgré les armes qu'il va falloir rentabiliser, malgré Gaza, l'Ukraine, la mort Méditerranée, malgré les rododondrées efficaces de Trump ou glaciaires de Poutine, malgré tous les « jamais plus » mis à mal. Des petits riens pour porter Rien, un grand refus.

► Frédéric Boyer

La figure extravagante de l'espérance

Chacun a pu faire l'expérience du non-sens de l'espérance. De la folie à vouloir espérer quand tout semble perdu. Dans cette nuit-là, l'espérance prend forme en s'opposant à elle-même. C'est une question politique de haute intensité. Le monde voudrait réduire l'espérance à la connaissance d'un objet, à la probabilité d'un événement. Mais l'espérance n'espère que de ne pas connaître, de ne pas posséder, de ne pas projeter. L'espérance ne figure rien, elle est elle-même figure pour s'élancer dans la nuit du présent, et s'ouvrir à ce qui vient.

► Lila Azam Zanganeh

Je est une autre

Ce qui nous manque, c'est le désir comme forme terrestre, et politique, de l'espérance. Rien ne saurait pourtant l'administrer. D'ailleurs où est-il ? Toujours il file, sans cesse éconduit. Nous désirons, parfois à notre insu, le désir de l'autre. Comment comprendre, dès lors, ce qui est insaisissable ? A travers le roman/essai : lieu où se forment les faces poreuses, spéculaires, d'Eros. La jouissance, donc, pour moi qui suis et serai une autre. A savoir, le lieu par-delà la limite ; contrée hors langage où se retisse néanmoins le fil du langage, envers et contre les tentations tribales. De l'autre côté de la haine.

► Antoine Compagnon

Le pari de Montaigne

Quand je désespère de notre monde, je relis Montaigne. Il a passé toute sa vie adulte dans la guerre civile. Chaque soir, il se demandait s'il se réveillerait vivant le lendemain. Quand j'observe nos divisions, je me rappelle qu'il n'y a pas si longtemps des Français mangeaient le cœur d'autres Français sous prétexte que les uns étaient catholiques et les autres protestants. Montaigne y songe lorsqu'il juge ses concitoyens plus barbares que les cannibales du Brésil. Mais il « n'en entre point au désespoir », car son dessein « n'est pas fondé en grandes espérances » : « Chaque journée en fait le bout. »

► Rachid Benzine

L'espérance à hauteur d'homme

Face à un monde où les démocraties vacillent, où Gaza n'est plus que décombres, où les citoyens épuisés cèdent aux sirènes du populisme, cette intervention refuse l'espoir naïf d'un lendemain qui chante pour explorer plutôt les « lignes de fuite » qui fissurent déjà notre réalité. Notre époque, que Byung-Chul Han décrit comme celle de l'accélération permanente et de la transparence totalitaire, a détruit la temporalité même du récit – nous privant ainsi des fictions qui donnent sens à nos existences. Ni résignation ni utopie : j'envise une espérance qui habite les ruines plutôt que de les nier, qui transforme le « chagrin politique » en énergie créatrice. La littérature nous l'enseigne : c'est dans les temps les plus sombres que se forgent les mots les plus lumineux. Cette « espérance à hauteur d'homme » n'attend pas un nouveau monde, mais découvre, dans les plus mêmes de celui-ci, ces interstices où quelque chose d'autre peut advenir, ici et maintenant.

Dimanche 1^{er} février

Les Saulnières, maison des loisirs
et de la culture des Saulnières,
239, avenue Rhin-et-Danube

UN CERTAIN ART D'ESPÉRER

10 heures Isabelle Autissier, navigatrice et écrivaine
10 h 30 Angelin Preljocaj, chorégraphe et danseur
11 heures Philippe Corcuff, sociologue et politologue
11 h 30 Pause
11 h 45-12 h 45 Débat

15 heures

► Grand débat conclusif

L'ESPÉRANCE A-T-ELLE DÉSERTÉ LA POLITIQUE ?
avec François-Xavier Bellamy, Aurélie Filippetti et François Ruffin.



De gauche à droite : François-Xavier Bellamy, Aurélie Filippetti, François Ruffin. FREDERICK FLORIN/AFP, SAMEER AL-DOUMY/AFP

16 heures Pause

16 h 15-17 heures Débat

17 h 15-17 h 45 Clôture

► Isabelle Autissier

Pourquoi « malgré tout ? »

Le « malgré tout » m'interpelle. L'espérance serait-elle subordonnée à la certitude de la réussite, pour qu'elle nous quitte dès que des difficultés apparaissent ? Et à quelle aune jugerait-on que le « tout » est avéré ? Qu'il passe l'espérance jusqu'à l'interdire ? Heureusement, le monde est rempli de gens qui espèrent et que les obstacles ne découragent pas. Et ceux qui se sont battus avant nous n'ont heureusement pas cédué quand les nuages s'accumulaient. L'engagement que suscite un espoir repose sur une éthique, un chemin, un choix de vie. La détermination n'est pas une variable quantifiable.

► Angelin Preljocaj

Un mouvement d'espoir

Il était une fois ce jour où, à 11 ans, j'ai eu entre les mains ce livre sur la danse que m'avait prêté une camarade de classe, et dans lequel j'ai pu voir la photographie de Rudolf Noureev (1938-1993) suspendu dans un saut, arborant un visage d'une beauté au rayonnement inouï. « *Rudolf Noureev transfiguré par la danse* » était la légende de cette photographie et, même si, du haut de mon enfance, je n'avais qu'une idée très vague de la notion de transcendance, elle fut l'épiphanie d'un espoir s'immisçant comme un philtre magique dans ma vie de fils d'immigrés albanais. Ce jour-là, j'ai compris que ma place dans ce monde était là, enveloppée dans les mouvements silencieux d'un corps lancé dans le vide prêt à célébrer ses noces avec l'espace. Depuis cet instant inaugural, cette sensation me colle à la peau, bien que beaucoup aient tenté au fil des ans de doucher mon espoir, cherchant à me déclamer de cette substance protectrice. L'enthousiasme, la joie et l'urgence de danser ont subsisté.

► Philippe Corcuff

De la mélancolie émancipatrice au bord du précipice, en chansons

Un défi politique décisif à la fin de ce premier quart du XXI^e siècle consiste à réinventer un imaginaire émancipateur, alors que les deux principaux pôles de la gauche au XX^e siècle, le pôle communiste et le pôle social-démocrate, se sont effondrés pour des raisons différentes et que l'extrême-droite gagne du terrain dans le monde. Cet imaginaire ne peut qu'avoir des tonalités mélancoliques après les échecs et les impasses d'hier, et le précipice qui se rapproche aujourd'hui. Des chansons d'Anne Sylvestre (*Les gens qui doutent*, 1977), d'Eddy Mitchell (*Pauvre Baby Doll*, 1981), d'Alain Souchon (*Foule sentimentale*, 1993) et de Zaz (*Je pard*

L'écrivaine et militante écologiste évoque sa conception du courage et de l'action, sans lesquels espérer n'est rien

Isabelle Autissier : « C'est le combat qui nourrit l'espoir »

Isabelle Autissier
intervient au Forum philo
dimanche 1^{er} février à 10 heures

PROPOS RECUEILLIS PAR
LOURI CHRÉTIENNE DE PENANROS

Première femme à faire le tour du monde en solitaire, en 1991, la navigatrice et écrivaine Isabelle Autissier est aujourd'hui engagée dans la défense du vivant, notamment au sein de l'ONG WWF France, dont elle est la présidente d'honneur. Elle revient pour « Le Monde des livres » sur ses réflexions autour de l'espoir et de l'action, sujet de son intervention au Forum philo *Le Monde* Le Mans.

Dix ans après les accords de Paris, les scientifiques s'accordent sur le fait que l'objectif d'un réchauffement limité à 1,5 °C à l'horizon 2100 est irréalisable. Dès lors, que nous est-il permis d'espérer ?

Rien n'est écrit. Même si on s'oriente vers un réchauffement à 2,8 °C ou à 3 °C, il peut advenir une crise écologique mondiale qui chamboule tout et freine ce processus. Mais il ne faut pas souhaiter que ce soit aussi brutal, car cela serait très désagréable pour les humains – le jour où il n'y aura plus assez de terre cultivable et d'eau potable pour tout le monde, ce sera la guerre. L'espoir qu'il nous reste est de réchauffer le moins possible, au centième de degré près. L'eau gèle à 0 °C, pas à 0,1 °C. L'objectif, c'est de faire en sorte que les grands équilibres écologiques qui nous fournissent de l'oxygène, de l'eau propre ou de la nourriture soient le moins possible mis en cause. Nous appartenons à la nature. Si elle s'écroule, *Homo sapiens* s'écroule avec.

Les politiques de dérégulation de l'exploitation du gaz de schiste menées par le gouvernement Trump et l'intérêt porté aux ressources pétro-

lières du Venezuela illustrent une orientation à rebours de l'enjeu climatique. Ce « backlash » écologique est-il porteur de désespoir ?

Il est clair que nous faisons marche arrière. Mais où est-il écrit que nous sommes destinés à toujours aller de l'avant ? Ça n'existe que dans nos rêves les plus fous ! Vous savez, j'ai bientôt 70 ans et je suis peut-être un peu moins naïve qu'une partie des gens. Je ne me suis jamais illusionnée sur le fait que le combat écologiste allait être un long fleuve tranquille. Aucun des grands combats de l'histoire des hommes n'a été linéaire. Il y a toujours un moment où l'on rentre dans le dur. On le voit en ce moment sur le combat pour l'émanicipation des femmes.

Les oppositions se réveillent toujours lorsque l'on marque des points. Alors, il ne faut surtout pas lâcher, au contraire, il faut prendre son courage à deux mains et redoubler d'efforts ! Je pense que plus les conséquences de la destruction du vivant vont se faire sentir, plus les gens vont se résoudre à écouter les scientifiques.

L'espoir est-il une forme de courage ?

Selon moi, le courage renvoie plus à une forme d'engagement. L'espoir, c'est bien gentil, mais cela n'implique pas immédiatement l'action. J'aurais beau espérer la paix dans le monde, si je reste chez moi à cultiver mon jardin, j'espérerai à vide, en quelque sorte. En revanche, se lancer dans l'action en s'engageant dans une organisation relève d'une autre dimension. Là, il peut y avoir une forme de courage, en donnant son énergie, en se risquant à prendre des coups intellectuels ou même physiques. Nombreux parmi ceux qui luttent concrètement pour la liberté finissent en prison, voire pire. C'est là que se trouve le courage.

Il n'empêche qu'il semble impossible de trouver la force de combattre quand on est désespéré...



Manifestation contre la loi restreignant l'accès à l'IVG en Pologne. Varsovie, janvier 2021. RAFAL MILACH/MAGNUM PHOTOS

Vous avez raison : quand on combat pour quelque chose, il faut y croire un minimum. L'espoir est indissociable d'une forme d'optimisme quant à l'avenir et s'ancré dans une certaine conception de la vie que l'on souhaite défendre.

A l'inverse, diriez-vous que le combat est le meilleur remède au désespoir ?

Précisément, oui ! C'est ce que je répète à longueur de conférences. S'ils vous voulez arrêter de déprimer, battez-vous ! Seul, on a davantage tendance à désespérer. Dans la lutte, il y a des solidarités qui se créent. Engagez-vous, au pire, ce

bateau s'est retourné, et vous avez dû survivre une vingtaine d'heures au milieu du Pacifique avant d'être secourue. Avez-vous gardé espoir, alors ?

J'ai vécu quelques situations périlleuses dans ma vie de navigatrice. *So what ?* Quand l'eau entre dans le cockpit et que rien ne fonctionne plus, vous prenez un seau et vous videz l'eau pour maintenir le bateau à flot. Coûte que coûte. Vous n'êtes pas assis, là, en train de philosopher, vous vous activez. Que puis-je faire pour que ça finisse au mieux ? Je crois que l'on peut influer sur nos destins individuels et collectifs par l'action et l'engagement concret. Le « malgré tout » (*du thème du Forum philo, « Espérer, malgré tout ?*) n'est qu'un amas d'aléas contre lesquels on doit lutter. En mer, peu importe que j'aille le vent dans le pif, qu'il y ait de grosses vagues, que j'aie des avaries. Si je m'arrête par désespoir, je suis morte.

Y a-t-il un regain d'énergie lorsque le bateau chavire et que la mort approche ?

Ce que je vais vous dire est très personnel. A ce moment-là, le cerveau se scinde en deux. Il y a l'intellect qui envisage la mort, qui tourne autour, et immédiatement il y a cette autre chose, qui met de côté l'angoisse, cette manière de se dire : « Pas la peine de se prendre la tête avec ça, il y a des choses à faire, maintenant, tout de suite. » Alors on essaie avec méthode et détermination de regagner petit à petit des points pour mettre le maximum de chances de son côté. Cette démarche-là est formidablement constructive, car elle porte en elle la projection mentale de la survie. L'angoisse se dissipe. Construire des solutions fait du bien à la tête. Cela dit, ce réflexe ne vient pas chez tout le monde dans les histoires de naufrages. Il y a des

gens qui se laissent mourir. Pourquoi ? Je n'ai pas la réponse.

Quelle est votre analyse du déni face au changement climatique ?

Je pense qu'il y a une peur de changer. Les gens préfèrent s'accrocher à une perspective qu'ils connaissent, même si cette dernière n'est pas géniale. Globalement, surtout dans les pays développés, on a sa petite maison, son appartement, sa voiture. On considère que c'est somme toute assez confortable et on n'a pas envie d'y renoncer. Il est plus facile de faire l'autruche et de penser que le réchauffement climatique n'est pas imminent, ou qu'il n'aura pas tant d'impact. Le déni sous toutes ses formes neutralise l'action. Et, bien sûr, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a aussi des stratégies de gens puissants et organisés, à qui bénéficie le fait que rien ne change.

Dans vos livres – on peut penser, par exemple, à votre dernier roman, « Le Naufrage de Venise » (Stock, 2022) –, vous décrivez la nature et les relations humaines d'une manière sensible, lumineuse. Considérez-vous que le rôle de l'écriture soit de donner de bonnes raisons d'espérer et de combattre ?

À la base de ma manière de raisonner, il y a ma formation scientifique. Mais je reste un être humain. Je mesure en moi-même combien être au contact de la nature et fréquenter d'autres vivants permet de se construire, apporte du bonheur, et conforte sur son appartenance à ce grand mouvement de la vie, à cette planète complètement étrange, à la beauté, à la sensibilité, à l'émotion qui s'y réalise. Alors oui, l'écriture est un partage, une tentative de propager ces valeurs et ces espoirs pour lesquels je me bats. ■

Le pari de Montaigne

Antoine Compagnon
intervient au Forum philo
samedi 31 janvier à 15 h 30

**ANTOINE COMPAGNON
de l'Académie française**

Quand je désespère de notre monde, je relis les *Essais*. Montaigne a passé toute sa vie adulte dans la guerre civile ; il est tombé dans des embuscades ; il a été pris en otage.

Chaque soir, il se demandait s'il se réveillerait vivant au matin. Quand j'observe nos divisions, je me rappelle qu'il n'y a pas si longtemps des Français mangeaient le cœur d'autres Français sous prétexte que leurs croyances religieuses n'étaient pas strictement les mêmes. Montaigne y songe lorsqu'il juge ses concitoyens plus barbares que les cannibales du Brésil.

En un temps d'incertitude et d'inquiétude, un détour s'impose, voire un retour à des prédécesseurs qui conurent des époques de troubles plus cruels que les nôtres. En vérité, les mots « espérer », « espoir », « espérance » apparaissent peu dans les *Essais*. Montaigne évoque rarement la vertu théologale, « une petite fille de rien du tout », dira Péguy,

alors que la foi lui fait penser à une forte épouse et la charité à une mère ou « une sœur ainée qui est comme une mère ». « *Faiblesse de l'espérance auprès des deux autres vertus* », décide Péguy, car ce n'est pas de croire et d'aimer mais « d'espérer qui est difficile ».

Montaigne refuse de désespérer. « *Notre police se porte mal*, concède-t-il ; il en a été pourtant de plus malades sans mourir. » La société se décompose, mais notre vice consiste à nous comparer « à ceux qui sont mieux » et non à « ce qui est au-dessous ». D'ailleurs, « tout ce qui branche ne tombe pas », et les vieux bâtiments se soutiennent de leur propre poids. On a vu pire. Vous direz : maigre réconfort. Mais si les Français sont les plus pessimistes des Européens, c'est

parce qu'ils sont les plus prétentieux, qu'ils placent la barre trop haut et mesurent leur condition à un idéal impossible. Ils ont le snobisme des atrabilaires. Commençons, aurait dit Montaigne, par « rabattre leur frénésie ».

La plus « pénible assiette », constate-t-il encore, c'est d'être « agité entre la crainte et l'espérance », d'osciller entre la confiance en l'avenir et la peur de celui-ci. Sans doute la sagesse voudrait-elle que l'on se guérisse des deux : « *Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance nous élançent vers l'avenir, et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus.* » Les *Essais*

annoncent Pascal : « *Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous rappelons le passé ; nous anticipons l'avenir.* » Et nous négligeons l'instant.

« *Mon dessein est divisible par tout : il n'est pas fondé en grandes espérances ; chaque journée en fait le bout* », conclura Montaigne. Et le voyage de ma vie se conduit de même. » L'espérance est aussi fragile quand elle suit la connaissance et l'action qu'à la traîne de la foi et de la charité : « *Que m'est-il permis d'espérer ?* » Que la « petite fille de rien du tout » devienne grande et qu'elle ait beaucoup d'enfants. ■

Lire également « Les yeux dans les poches », la chronique de François Angelier, page 10.

On porte espoir de proche en proche

Georges Didi-Huberman
intervient au Forum philo
samedi 31 janvier à 10 heures

GEORGES
DIDI-HUBERMAN
philosophe

On porte donc espoir de proche en proche. Comme les gestes et comme les images, la parole apparaît alors, anthropologiquement, comme un véhicule par excellence de ce « proche en proche ». Espérer malgré tout, malgré le « tout » des totalitarismes politiques ou des terrreurs militaires, ce serait donc « porter parole », aussi légers que soient les « êtres de plume » – et non de plomb – qui inventent ce peu de chose si important que représentent un seul mot juste, une seule phrase encourageante, une seule incitation à persévérer dans son désir, à ne pas renoncer devant ce qui veut s'imposer comme « fatal ».

L'espoir se faufile entre le clair et l'obscur : ses profils ou contenus ne sont jamais clairement dessinés

Parce qu'on porte espoir de proche en proche, il arrive que cet espoir ne soit pas distinctement visible dans un horizon ouvert devant nous, ou bien dans quelque espace correctement éclairé. L'espoir se faufile entre le clair et l'obscur : ses profils ou contenus ne sont jamais clairement dessinés, définis, délinéés. Ils apparaissent

comme des lueurs, c'est-à-dire comme des possibilités entrevues au milieu de la nuit environnante. Mieux vaudrait dire, d'ailleurs, que de telles possibilités surgissent comme des « contre-vues » dans le paysage des évidences visibles et comme des « contrepoids » dans l'histoire factuelle qui nous entraîne. D'où la sensation – vitale – qu'elles nous font redécouvrir le monde et recommencer le temps de façon « diagonale », ainsi qu'Hannah Arendt le répète de toute pensée politique qui se respecte.

Et c'est alors que, pas à pas, de proche en proche et sans fureur de conquête, un espoir parvient à frayer un chemin de possibles entre les frontières établies du principe de réalité. La reconnaissance de l'imagination comme faculté politique primordiale chez Arendt – à partir de sa réflexion testamentaire sur Kant¹ – rejoint ici la façon dont Herbert Marcuse avait pu invoquer, avec Freud, l'imagination critique comme « Eros politique » par excellence², non moins que la ressaisie de tout cela dans le grand œuvre politique et utopique de Miguel Abensour³. Porter espoir, ce serait donc donner à imaginer pour, ce faisant, laisser fleurir quelque chose comme une joie de l'émancipation active. Que l'imagination exubère ou extravague n'est pas le signe de son invalidité pratique : ce devrait être, au contraire, l'indication qu'il y a, au moins, mille et une façons d'espérer. ■

1. H. Arendt, « Juger. Sur la philosophie politique de Kant », trad. M. Revault d'Allonne, Seuil, 1991.

2. H. Marcuse, « Eros et civilisation » (1955), trad. J.-G. Néry et B. Fraenkel, Minuit, 1963.

3. M. Abensour, « Pour une philosophie politique critique. Itinéraires », Sens & Tonka, 2009.

LES IMAGES DE CES PAGES SPÉCIALES Forum philo « Le Monde » Le Mans sont issues d'un reportage du photographe polonais Rafal Milach, de Magnum Photos, sur les manifestations qui ont eu lieu en Pologne, en 2020-2021, contre le gouvernement conservateur de l'époque.

Désirer, pour quoi faire ?

Lila Azam Zanganeh
intervient au Forum philo
samedi 31 janvier à 15 heures

LILA AZAM ZANGANEH
écrivaine

Un prophète n'est vraiment prophète qu'après sa mort, et jusque-là ce n'est pas un homme très fréquentable», écrit Georges Bernanos dans *La Liberté, pour quoi faire ?* Il n'est pas lui-même prophète, continue-t-il, mais le monde moderne, regorgeant d'hommes d'affaires et de policiers, a bien besoin de quelques voix libératerices. Or, une voix libre est toujours libératrice, et l'avenir est quelque chose qui ne se subit pas mais que l'on fait, dit-il. Comment créer un avenir, alors ? Comment résister aux gardiens du trésor et de l'ordre pour renouer non avec l'usufruit du monde, mais avec l'espérance ? Ce qui nous manque, c'est le désir. Non pas les algorithmes du sexe, la pornographie usuelle de l'ennui, la mise aux enchères d'Eros. Ce qui nous manque, c'est bien le désir, celui qui suscite le désordre, qui fait écho à d'autres désirs, trouble antique, féerie des vivants, jalousie des vaincus. Le désir qui métamorphose son sujet par sa force propulsive. Le désir comme folie douce, qui nous mène hors de nous-mêmes, vers une version plus ample et plus riche de nos vies minuscules. Le désir comme corps et signification, c'est-à-dire effet de création, qui seul résiste aux forces omnivores du marché. « *A vendre*, crie Rimbaud avec fu-

Le désir comme chant terrestre de l'espérance, voix libre ; politique au sens grec. L'élan que l'on n'arrête pas ; celui qui toujours file, sans cesse éconduit par un autre désir. La puissance que rien, justement, aucune force religieuse, militaire, ou policière, ne saurait administrer, à l'est ni à l'ouest. Car nous désirons sans entraves, en miroir et à l'insu les uns des autres. « *Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, – et ses secrets affolants pour chaque vice – et sa gaieté effrayante pour la foule* », écrit encore Rimbaud, et cette fois-ci, plus d'ironie.

« *Splendeurs invisibles* », c'est aussi une formulation possible, et magnifique, du désir. Ce que les pères de



Manifestation contre la loi restreignant l'accès à l'IVG en Pologne. Varsovie, novembre 2020. RAFAL MILACH/MAGNUM PHOTOS

jamais : la métaphore, la poésie.

Le désir, donc, comme chant terrestre de l'espérance, voix libre ; politique au sens grec. L'élan que l'on n'arrête pas ; celui qui toujours file, sans cesse éconduit par un autre désir. La puissance que rien, justement, aucune force religieuse, militaire, ou policière, ne saurait administrer, à l'est ni à l'ouest. Car nous désirons sans entraves, en miroir et à l'insu les uns des autres. « *Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, – et ses secrets affolants pour chaque vice – et sa gaieté effrayante pour la foule* », écrit encore Rimbaud, et cette fois-ci, plus d'ironie.

« *Splendeurs invisibles* », c'est aussi une formulation possible, et magnifique, du désir. Ce que les pères de

l'Eglise, citant les stoïciens, ont appelé « *logos spermatikoi* », à la lecture de l'Ancien comme du Nouveau Testament. A savoir, la parole séminale, disséminatrice, qui est par essence création. Désirer, c'est être et devenir cette parole, devenir des imaginaires ; ce qu'on ne jettera ni ne vendra jamais. Ce champ verbal où la voix est non seulement libre mais libératrice de mondes. De formes nouvelles que sont l'œil et les faces poreuses, spéculaires, d'un autre nous-même. Quelque chose qui nous porte soudain par-delà nos limites, dans une contrée hors langage, un territoire de pure jouissance où se retisse néanmoins, gaiement, le fil du langage. Comme un tracé d'avenir ; la parole d'un amour désirant. ■

Jamais sans mon ennemi ?

Sous la direction de Jean Birnbaum



Les actes du 36^e Forum philo

Il était déjà question d'espérer lors du 36^e Forum philo, dont les actes sont parus : celui de « vivre sans ennemi », comme l'écrit Tristan Garcia. « Mais avec des aversions, des adversaires et des contraires », ajoute le philosophe et écrivain. Comment faire, en somme, pour assumer l'expérience inévitable de l'hostilité, tout en se gardant du « sentiment vertigineux de force » que suscite l'inimitié ? C'est à ce dilemme que se confrontent, sous des angles différents, les contributeurs, philosophes – Thomas Berns, Ninon Grangé, Jean-François Kervégan, Hélène L'Heuillet, Julie Saada –, politistes – Ariel Colonos, Camille Grand, qui fut secrétaire général adjoint de l'OTAN, Jean-Vincent Holeindre, Asma Mhalla, Laure de Roucy-Rochegonde –, écrivaine – Christine Angot –, juriste – Fabien Bottini –, journaliste – Sylvie Kauffmann –, diplomate – Mélanie Rossetti –, ou militaire – François Lecointre, ancien chef d'état-major des armées. ■

► *Jamais sans mon ennemi ?, sous la direction de Jean Birnbaum, Folio, « Essais », inédit, 260 p., 8,60 €.*

Le « dangereux peut-être » de l'espérance

Sophie Nordmann
intervient au Forum philo
vendredi 30 janvier à 15 heures

SOPHIE NORDMANN
philosophe

Dans un monde qui valorise le savoir et l'action, l'espérance – souvent associée à la croyance et à la passivité – est largement dévaluée. Plutôt qu'espérer, mieux vaudrait prévoir, et agir en connaissance de cause. Cela peut s'entendre. Car espérer n'est pas prévoir. Mais c'est peut-être précisément ce qui fait la valeur de l'espérance : elle engage un autre rapport au temps – à l'avenir comme au présent.

Là où la prévision inscrit l'avenir dans la continuité du présent, l'espérance se projette dans un temps autre. Ce n'est plus alors l'avenir qui est déterminé par le présent, mais le présent qui est

saisi autrement, à partir d'un avenir qui n'en est pas le prolongement linéaire. Un avenir non pas prévu, mais promis. Que la promesse soit tenue ou non, l'important est d'être en disposition de la faire : cette disposition est performative – elle seule rend possible l'imprévisible. Sans espérance, il n'y a plus que de la prévision, et l'avenir se réduit alors implacablement au cours des choses.

La différence entre prévoir et espérer met en lumière la crise du politique

Espérer, c'est ouvrir au cœur de l'être la brèche du « peut-être », et empêcher ainsi que l'être ne se referme en une totalité close. Le « peut-être » de l'espérance peut s'entendre au mode mineur – comme doute et incertitude – mais aussi au mode majeur, comme ouverture d'un pouvoir

modèle prédictifs, c'est rendre impossible autre chose que le prolongement du déjà-là.

L'espérance n'est pas l'optimisme d'une croyance aveugle, mais l'accueil d'un ébranlement qui transmute l'être en peut-être. Y renoncer au profit de la seule prévision, c'est rendre le pire certain. Espérer n'est pas fuir le réel, mais l'habiter autrement : en préservant la possibilité que, peut-être, l'avenir ne soit pas la simple continuation du présent. ■

Le Monde

Siège social : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France - 75013 PARIS
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00

Édité par la Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication : Louis Dreyfus
Directeur du « Monde » : Jérôme Fenoglio

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications n° 0722 C 81975. ISSN : 0395-2037

Pré-presse Le Monde
Impression L'Imprimerie - 79, rue de Roissy - 93290 Tremblay-en-France
Printed in France

Origine du papier : France, Belgique. Taux de fibres recyclées : 87 %.
Ce journal est imprimé sur un papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
Eutrophisation : Ptot = 0,008 kg/tonne de papier.

